L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE — N° 43. — 15 AVRIL 1866.

LA LIBERTÉ DIVINE

Tours, le 25 mars 1866.

Monsieur le Directeur,

Après avoir lû la lettre dans laquelle M. Guérin cherche à prouver que Dieu est *forcé* d'obéir à la loi d'amour, je m'aperçois qu'une telle croyance n'infirme en rien l'opinion que j'ai émise dans le n° 32 de l'*Union spirite*.

Je dois, avant tout, m'accuser d'avoir induit, bien malgré moi, votre honorable correspondant en erreur. En effet, au lieu de dire : Dieu l'être suprême, etc., peut-il être obéissant à une loi *quelconque?* J'aurais dû remplacer ces derniers mots par : *une telle loi* (je parlais de la création continuelle). De cette manière il n'y aurait pas eu d'équivoque entre M. Guérin et moi ; aussi, jusqu'à nouvel ordre, je me vois forcé de conserver ma croyance et de dire de nouveau que Dieu, comme je le comprends, ne peut être *forcé* de créer sans cesse pour exister.

Je vais encore plus loin et j'ose essayer, malgré mon peu d'érudition, de discuter l'opinion émise par mon honorable contradicteur et de prouver, je l'espère du moins, que Dieu non-seulement n'est pas *forcé* de créer sans cesse comme je l'ai dit plus haut, mais qu'il ne peut pas davantage être *contraint* d'obéir à une loi quelconque, fût-ce même à la loi

d'amour. Je comprends toute la difficulté de la tâche que je m'impose, peut-être me fais-je illusion sur mes propres forces, mais ce qui m'encourage, c'est de penser qu'une défaite même ne sera pas sans gloire pour moi, lorsqu'il s'agit de combattre un adversaire aussi courtois et aussi logique que M. Guérin. — « Dieu, dit ce dernier, est infiniment libre. »

Il est évident qu'un tel être ne peut se voir contraint d'obéir à une force quelconque, car il perdrait alors les deux attributs que M. Guérin lui reconnaît, la liberté et la puissance.

Plus loin, je vois encore : « Si Dieu voulait et faisait quel-
» que chose qui ne fût pas en harmonie avec ses lois, il ne
» serait pas Dieu. »

Parfaitement, mais s'il ne le fait pas, c'est qu'il ne le veut pas. Dieu ne doit pas ne pas pouvoir, mais il peut ne pas vouloir; n'étant que bonté et amour suprême, pourquoi s'écarterait-il de ces deux principes? L'idée même ne lui en vient pas, mais ceci n'altère en rien sa puissance et son libre arbitre.

« Les lois et les vérités absolues sont Dieu. »

Je ne comprends pas que des lois puissent constituer un être intelligent, je suis plutôt tenté de croire que ce dernier peut créer ou établir des lois. Dieu existe surtout par son intelligence, de laquelle sortent toutes les forces qui régissent l'univers. Il n'obéit pas à ces lois, mais ce sont elles qui obéissent à l'impulsion que l'intelligence divine leur donne.

« Dieu a donc créé en vertu de la loi d'amour, à laquelle
» il a été *forcé* d'obéir, » dit M. Guérin en terminant.

Je ne dois alors aucune reconnaissance à Dieu pour tous les bienfaits dont il nous a comblés, j'anéantis ainsi deux de ses principaux attributs, sa bonté et sa puissance.

Non! Dieu étant infiniment puissant et libre ne doit pas

être *forcé d'obéir,* car ces mots ne peuvent s'appliquer qu'à un être subalterne, — et non à l'Être suprême.

Quant à moi, je crois que Dieu a créé dans un temps quelconque, et qu'il peut très bien ne plus créer. M'accuserait-on d'en faire ainsi un être capricieux et changeant? Pourquoi? Je comprends son immutabilité dans son intelligence et ses autres attributs et nullement dans ses actes. Dans ce dernier cas il n'aurait dû produire qu'un seul genre de création et toujours le même, tandis que nous en voyons une variété infinie.

Pour Dieu, le temps où il n'a pas créé, celui où il a créé, celui où il ne crée plus, ne font qu'un seul et même temps, qui est l'éternité. Le temps, cette idée limitée, n'existe que pour nous, parce que nous sommes finis, comme l'a dit l'honorable M. Pezzani. Mais Dieu étant infini, éternel, embrasse l'éternité entière; il voit, d'un seul regard, ses actions et leur motif d'être, ce qui lui a permis de ne créer qu'un certain temps sans pour cela être capricieux puisqu'il le savait avant de commencer.

Jamais je ne pourrais comprendre ni aimer un Dieu qui ne serait en définitive qu'un assemblage de lois et de forces, n'ayant aucune intelligence par elles-mêmes, fonctionnant sans cesse sans s'occuper en aucune façon des créations qu'elles ont accomplies, marchant dans l'éternité aussi aveuglément que marche une de nos machines, tant que la force motrice ne lui fait pas défaut. Franchement, quoique la terre soit un bien triste séjour, je préférerais mille fois mieux être homme que Dieu dans de telles conditions.

Dieu, d'après moi, est un être individuel, unique et éternel, infiniment puissant, possédant toutes les qualités à l'infini, ayant sur un des points de l'univers, si je puis m'exprimer ainsi, un siége, un foyer, duquel il répand ses rayons d'intelligence dans l'infinité de l'espace, voilà son universa-

lité. C'est vers ce point que le progrès incessant entraîne constamment l'espèce humaine.

Je m'aperçois que ma lettre est déjà bien longue ; je m'arrête pour ne pas devenir importun, plus tard j'essaierai d'expliquer plus en détail comment je comprends Dieu.

Agréez l'expression des sentiments confraternels de votre dévoué,

RÉGIMONT.

POLÉMIQUE SPIRITE

Nous lisons dans le *Journal de Chartres*, du 11 mars 1866 :

« Pour clore la séance, deux élèves de philosophie, MM. Ernest Clément et Gustave Jumentié, ont mis sur le tapis, dans un dialogue vif et animé, une question qui a le privilége de passionner aujourd'hui bien des têtes : nous voulons dire le spiritisme. »

(Suit le dialogue rapporté dans le nº 34, page 237, de l'*Union*.)

Le compte-rendu ajoute :

« Quelques personnes s'étonneront, se scandaliseront peut-être de voir les élèves du collége de Chartres aborder sans autres armes que la plaisanterie une question qui s'intitule la plus sérieuse des temps modernes. Franchement, après l'aventure toute récente des frères Davenport, peut-on reprocher à des jeunes gens de s'être égayés de cette mystification. Cet âge est sans pitié.

» Sans doute on pourrait, en retournant une de leurs phrases d'emprunt, apprendre à ces malins enfants que les grandes découvertes passent souvent par la roche Tarpéïenne avant d'arriver au Capitole, et que pour le spiritisme le jour de la réhabilitation n'est peut-être pas éloigné. Déjà les journaux nous annoncent qu'un musicien de Bruxelles, qui est en même temps spirite, prétend être en rapport avec les Esprits de tous les compositeurs morts, qu'il va nous transmettre leurs inspirations et que sous peu nous aurons des

œuvres vraiment posthumes des Beethoven, des Mozart, des Weber, des Mendelssohn... Eh bien! soit; les écoliers sont de bonne composition : ils ont voulu rire, ils ont ri; quand il sera temps de faire des excuses, ils en feront. »

Dans ces quelques paroles, du reste si convenables, si mesurées et si bienveillantes, se reflète toute une situation qui nous semble trop grave pour ne pas permettre une remarque.

Non-seulement le judicieux auteur de cet article, mais une foule de personnes sincères, loyales et éclairées, se font du spiritisme l'idée la plus fausse, quelquefois la plus étrange et la plus ridicule qu'il soit possible de concevoir. A leurs yeux, les Davenport, tel ou tel médium, tel ou tel prestidigitateur, telle ou telle excentricité, telle ou telle contrefaçon, le fantastique, le surnaturel, le diabolique, l'absurde, le grotesque, l'impossible, la rêverie ou les promesses d'un spirite inintelligent, voire même la calomnie et les injures d'un ennemi déloyal, tout en un mot est le spiritisme, excepté le spiritisme lui-même, et en conséquence comme s'il s'agissait uniquement d'applaudir l'habileté plus ou moins grande d'un artiste à faire un tour difficile, chacun met à son approbation, à ses éloges, à sa foi une condition spéciale et singulière. Pour croire, un paysan veut qu'on lui donne une recette peu coûteuse pour se débarrasser d'une maladie ou pour obtenir dans l'œuvre mystérieuse de la reproduction tel sexe préférablement à tel autre moins productif ; l'écolier paresseux, au jour terrible de l'examen, voudrait fournir des preuves patentes de médiumnité à ses juges sévères et incrédules; un physicien exige que les Esprits démontrent clairement, comme lui-même l'enseigne, que la lumière n'est que l'éther en mouvement; un botaniste qu'on lui fasse connaître une plante nouvelle; un linguiste qu'à Paris on s'exprime en bon chinois; un amant demande

la clef des cœurs, un marchand la mercuriale de la semaine prochaine, un mathématicien la solution longtemps poursuivie d'un problème transcendental, un astronome une nouvelle planète au bout de sa lunette. Tous confondent le spiritisme avec leurs besoins, leurs désirs, leurs erreurs, leurs superstitions, leurs préjugés ou leurs passions. Le moindre mal qui en résulte ce sont, dans la discussion, les plus ébouriffants quiproquos : farfadets rieurs, incommodes, turbulents qui, à mesure que le discours grandit et que la question se développe, s'agglomèrent de plus en plus nombreux, tourbillonnent, se démènent dans un chassé-croisé satanique autour de l'imprudent orateur et réussissent souvent à désarçonner le jouteur le plus adroit. Dans l'intérêt donc plus encore des personnes peut-être que des choses, nous dirons à tous ceux qui veulent parler pour ou contre le spiritisme : « Avant d'en parler, de le plaisanter ou de l'exalter, de le repousser ou de l'admettre, apprenez à le connaitre, examinez-en soigneusement et impartialement les faits, les tendances, la doctrine, la morale, le but surtout. Vous ne tarderez pas à vous apercevoir que vous êtes tombé dans la plus grossière des méprises et que ce qui vous paraissait bel et bien être ce maudit spiritisme n'en était pas même la caricature mal faite. Les coups vigoureux que vous avez assénés avec une bonne foi vraiment naïve ont porté à faux et si, réflexion faite, vous en voulez réellement au spiritisme, toute la campagne est à recommencer. »

Qu'est-ce donc que le spiritisme?

Nous-mêmes spirites nous pouvons être séparés sur des points extrêmes et ne pas toujours très bien nous entendre dans les opérations lointaines, difficiles et nombreuses que nous poursuivons individuellement, mais il est des questions fondamentales qui nous rallient tous et particulièrement quand il s'agit de définir le spiritisme nous n'avons tous

qu'une seule et même réponse. Notre spiritisme, le spiritisme des spirites, consiste essentiellement à respecter religieusement le caractère providentiel des rapports médianimiques constatés de nos jours et à pratiquer sans distinction d'opinion, de race ou de conviction, la loi de la charité, la fraternité universelle. Quiconque accepte sans restriction cette large base de notre symbole est des nôtres, et sans porter une cocarde spéciale ou un acte notarié quelconque, il est toujours sûr de rencontrer dans nos réunions, de la part de tous ceux qui les fréquentent, visibles et immortels, l'accueil le plus sympathique, les encouragements les plus sincères et les plus flatteurs.

QUÔMES D'ARRAS.

LA SOCIÉTÉ SPIRITE DE SCORDIA
et
L'ÉVÊQUE DE CALTAGIRONE

Une société s'était organisée à Scordia, près de Catane. Dès l'origine, le guide spirituel de la société avait désigné, pour président, un des membres du groupe, le nommé Gesualdo de Mauro. C'était un prêtre; il accepta la charge et put remplir ses fonctions quelque temps sans subir aucune réprimande de l'autorité ecclésiastique. Mais le jour où Rome jeta à la face de la civilisation et du progrès ce défi impuissant qu'on appelle l'*Encyclique* et le *Syllabus*, ce jour-là, l'évêque de Caltagirone, Mgr Natoli, fit publier dans son diocèse une circulaire par laquelle il menaçait de la suspension *a divinis ipso facto incurrendæ* tous les prêtres qui s'étaient adonnés ou s'adonneraient à l'étude de la nouvelle science. Sur ce, le curé de Scordia, don Mario de Cris-

tophare, invita à une conférence don Gesualdo de Mauro. Ce dernier, d'après le conseil de son guide et des Esprits protecteurs de la société, se rendit à l'appel qui lui était fait; mais, fort de sa conviction, il refusa de se rétracter et de renoncer à une doctrine qui seule est capable d'opérer la régénération morale de l'humanité. La conséquence de cette fermeté se devine : don Gesualdo fut suspendu *a divinis*.

Voici la lettre de l'évêque de Caltagirone adressée à cette occasion au curé de Scordia :

J. M. J.

Caltagirone, le 8 novembre 1865.

« Révérendissime Excellence,

» J'aime à croire que nos paroles affectueuses auront fait rentrer en lui-même le prêtre Gesualdo de Mauro.

» S'il persiste encore dans son aberration, la suspension déjà infligée sera définitive, et il ne pourra plus célébrer. Avis en sera donné aux supérieurs ecclésiastiques, qui devront lui interdire l'accès de leurs églises. Pareille sévérité sera appliquée à tous les prêtres qui ont pris ou prendraient part aux impiétés de ces *assemblées exécrables*. Que notre Mère Immaculée daigne éclairer ceux qui sont dans l'erreur.

» † Louis NATOLI. »

Nous extrayons d'un petit opuscule, publié à ce sujet par la société spirite de Scordia, les communications suivantes que nous livrons sans commentaires à nos lecteurs. Les théologiens disent qu'ils sont inspirés par Dieu et nous par le Démon; leur Dieu souffle la vengeance, la haine et la persécution; nos démons, au contraire, prêchent l'amour et la charité pour tous, la fraternité universelle, le pardon sans limites. L'avenir jugera :

« D. Don Gesualdo demande un conseil sur la voie qu'il

doit suivre après la suspension qui vient de lui être infligée.

» R. Qu'il scrute bien sa conscience avant tout, et qu'il se demande si le spiritisme qu'il a embrassé renferme tous les devoirs, toutes les obligations que le ministre des autels regarde comme sacrés. Cet examen fait, qu'il interroge son cœur, et qu'il se demande s'il aura la force nécessaire pour résister à la guerre préparée contre les adeptes du spiritisme par des adversaires puissants. Si cette étude de lui-même lui révèle tranquillité de conscience et force de croyance, qu'il accepte le défi sans trembler. Ferme dans ses principes, qu'il bannisse la crainte, qu'il ne s'arrête pas dans le voyage entrepris ; la voie lui a été tracée par le Dieu des autels. Il doit étudier et connaître la vraie religion, devenir un des soutiens de cette doctrine appelée à sauver et à racheter l'humanité entière. Le Christ, en versant son sang pour ses frères, vous a promis une nouvelle ère de rédemption. L'époque solennelle est arrivée, saluons l'ère qui vient démasquer les faux prophètes, déchirer le voile des mystères religieux, édifier une religion vraie et simple. Les Esprits du Seigneur appellent tous les hommes à croire, à suivre un culte pur de toute pratique superstitieuse. Je l'ai dit. Que la conviction de Gesualdo soit posée sur des fondements inébranlables. Qu'il se rappelle qu'il devra souffrir, supporter avec mansuétude et dignité, avec l'abnégation qui a posé la couronne immortelle sur le front des disciples du Christ, toutes les vexations, toutes les insultes dont il sera abreuvé par des hommes que, malgré leur conduite, il doit toujours regarder comme des frères. La grandeur de la foi, le sublime des convictions ont pour mesure la manière dont l'homme sait répondre à ses adversaires. L'homme blessé dans son amour-propre, persécuté par des attaques injustes, montre de la grandeur d'âme s'il répond noblement et avec calme à ceux-là même qui voudraient empoisonner les sources si

pures de nos idées et de nos sentiments. Que votre ami grave mes paroles dans sa mémoire : « Tu auras de nombreux ad-
» versaires, lui ai-je dit ; il y a des loups qui veulent s'intro-
» duire dans la bergerie pour anéantir le troupeau; des loups
» sous l'apparence de la vertu et de la justice ; des loups qui,
» sous le manteau d'une vive piété, de la commisération pour
» vous tous, cherchent à vous disperser. »

» Le temps est venu, l'heure s'approche de vous dévoiler un peu de l'avenir qui vous attend.

» Un voile couvre l'occident, et ce voile va être déchiré, emporté par les quatre vents du ciel. Alors la vérité, longtemps falsifiée par les artifices des prêtres tout-puissants, brillera dans tout son éclat. Mais auparavant, il y aura une lutte terrible, acharnée, prédite il y a dix-huit siècles. Les fourbes seront frappés de terreur, les bons réjouis, et enfin, la Religion ceindra un diadème d'espérance immortelle, de fleurs odoriférantes, de joies pures et sacrées.

» Permets-moi, Gesualdo, de te parler de cette religion universelle, de la croyance dans le Père suprême, de la confiance en l'auteur de toutes choses. Cette religion, mal interprétée par tous, mal suivie par les hommes, est celle que j'ai mission de te faire connaître et aimer. La nouvelle doctrine contient tous les devoirs de l'homme. Or, sais-tu quel est le plus grand, le plus saint ? C'est la conciliation parfaite qui comprend en elle toutes les vertus chrétiennes et leur donne une couronne de gloire. La foi, la charité, la bonté, la douceur, la mansuétude sont toutes renfermées dans cette vertu suprême, l'humilité.

» Rappelle-toi le Verbe naissant pauvre et humilié dans une étable de la Judée ! Quel exemple plus frappant de sublime humilité ? L'autorité ecclésiastique te dépouille de tes habits sacerdotaux ! Le Christ n'a-t-il pas vu ses habits tirés au sort par les soldats romains ? Revêts-toi comme lui de la

charité, de la mortification, de la patience, de l'abnégation et de l'humilité. Ils veulent t'avilir et te rendre infâme, tu seras grand aux yeux de Dieu. Cède à la volonté de tes supérieurs, baise la main qui te frappe. Tu trouveras toujours un temple où tu pourras prier. Le cœur de l'homme est l'autel d'où s'exhalent des vœux toujours agréables à l'Éternel. C'est là que tu peux semer la parole du Christ. Une place, une chambre, une cabane, voilà ton église. Rome est ta mère, et ses prêtres te repoussent de son sein ; ils te refusent même un asile dans la maison de Dieu.

» Ah ! non... ce n'est pas la maison de Dieu, celle dont ils sont les gardiens. Dieu n'entend pas les anathèmes ; il plaint ceux qui oppriment leurs frères. Nul parmi nous ne peut forcer un être libre à vendre cette liberté qu'il tient de lui. Prie donc pour ceux qui te persécutent, sache que ta bouche ne doit s'ouvrir que pour prononcer des paroles de piété et de pardon. Sois juste, vis sans crainte, annonce à tes frères la parole divine, accomplis ta mission, et que ta seule vengeance soit l'humilité telle que la pratiquait le Sauveur.

» D. Gesualdo doit donc se désister de tous les droits qui lui ont été conférés pour célébrer la messe ?

» R. Il doit seulement servir Dieu de tout son cœur, aimer son prochain, pardonner à ses ennemis, prier Dieu pour eux, les aider s'ils sont dans le besoin, les secourir quand il le pourra et accepter avec reconnaissance cette épreuve que Dieu lui envoie. »

Le résultat de cette lutte a été la création d'un journal intitulé *la Voix de Dieu (la Voce di Dio)* et publié par la société spirite de Scordia (1).

(Extrait de la *Salute* et des *Annali*.) C. GUÉRIN.

(1) Ce journal paraît, une fois par mois, par cahiers de 32 pages in-8° (format de la *Revue*). — Prix pour l'Italie, 6 fr. par an. — S'adresser à M. Joseph Modica, à Scordia, près Catane, Italie.

Correspondance

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre que nous a écrite, le 3 mars, M. Salgues, d'Angers, l'auteur du *Désarroi de l'empire de Satan* (voir à la 4me page de la couverture) :

. . . .

« Je ne veux pas finir sans vous dire ce qui est arrivé chez moi dans le mois dernier (février).

» En attendant qu'ils s'amusent à sonner la messe pour le compte des sacristains, les Esprits ont commencé à sonner les heures du jour sur ma cheminée. La première fois, je fus éveillé à quatre heures du matin, par un bruit pareil à celui qu'aurait produit un *violent* coup donné sur la *grosse caisse* d'un régiment. Ce bruit paraissait venir de la pendule de ma chambre à coucher. L'heure a sonné aussitôt après et depuis, à toutes les heures, jour et nuit, 24 fois par *dictéméron,* comme disaient les Grecs, et pendant une dizaine de jours il s'est régulièrement continué. Mais toujours la force du son diminuait graduellement. Je dis un jour : « Mais ce bruit se fait toujours entendre quand l'heure va sonner, et jamais aux demi-heures ! » La première demi-heure qui suivit cette réflexion, le même tapage se fit entendre et il se renouvela depuis chaque fois que la pendule allait marquer les demi-heures.

» Enfin, pour me faire ses adieux sans doute, à la dernière heure et à la dernière demi-heure qu'il a ainsi marquées (quatre heures et quatre heures et demie), l'Esprit a produit chaque fois un bruit si effrayant que la maison et mon lit tremblaient.

» Je mets ce fait à votre disposition, comme une nouvelle

preuve des visites que nous font les célicoles. Il ne sera peut-être pas sans quelque utilité pour vos lecteurs.

» Veuillez agréer, cher frère, l'assurance de ma profonde sympathie.

» SALGUES. »

LE SPIRITISME EN ALLEMAGNE

Licht des Jenseits (1) *(Lumière d'Outre-Tombe)*. Sous ce titre vient de se fonder à Vienne, en Autriche, une revue mensuelle consacrée à la propagation et à la défense des idées spirites, telles qu'elles sont comprises par Allan Kardec et l'école spirite de France. Le directeur de ce nouvel auxiliaire des Esprits, c'est M. C. Delhez, savant de grand mérite, et maniant avec une égale facilité la langue française et la langue allemande. Certes, cette publication n'est pas destinée à avoir un bien grand retentissement en France attendu notre déplorable ignorance de l'idiôme dans lequel elle paraît ; mais à part la joie bien naturelle que tous nos amis éprouveront d'apprendre que nos idées, non-seulement se propagent sans cesse davantage, mais acquièrent chaque jour de nouveaux défenseurs, zélés, habiles et influents, nous pensons qu'il y a profit réel à suivre le spiritisme partout où il apparaît, à le voir dans son efflorescence première, à noter les impressions produites, les tendances natives, la direction imprimée, les résultats poursuivis et le but proposé. Or, sous ce rapport, le spiritisme en Autriche nous offre un spectacle beau, grandiose et admirable. Nous n'en

---

(1) **Paraît tous les mois, depuis le 1er janvier, sous la direction de M. C. Delhez, à Vienne (Autriche), 7, Singerstrasse ; étranger, 14 francs par an.**

voulons aujourd'hui pour preuve que l'extrait suivant, pris dans le premier numéro de la *Lumière d'Outre-Tombe :*

Au mois de mai 1860, deux de mes amis, jeunes gens, de retour de Paris, vinrent me rendre visite. Je fis tomber la conversation sur le spiritisme. Une fois seulement, dans un journal de Paris où l'on tournait le spiritisme en ridicule, ils en avaient entendu parler et n'en savaient pas davantage. Leur en ayant exprimé le désir, ils se mirent avec empressement à ma disposition. Le plus âgé des deux, modèle de bonté et d'honnêteté, posa le doigt sur la planchette qui, quelques moments après, se mit en mouvement, mais ne traça que des lignes illisibles. Nous présentâmes une seconde feuille, les mêmes signes où l'on pouvait reconnaître quelques lettres se produisirent, mais sans encore être lisibles. A la troisième feuille seulement nous pûmes distinguer nettement cette phrase :

« Oppose-toi de tout ton cœur au vrai mal et crois qu'il y a dans la nature des forces ignorées. »

Nos deux amis n'en pouvaient croire leurs yeux et ne savaient que penser. Quant à moi, je recevais enfin la récompense de mes longs travaux.

Nous admirâmes le sens profond et la haute portée de cette proposition dans laquelle se résume tout le spiritisme. Fais le bien, recherche la vérité, telle est en effet toute la partie morale et scientifique du programme spirite, qui, appelant à lui tout ce que l'homme possède d'activité, absorbe le cœur par la morale et fait vivre l'esprit par la science.

Mes deux amis demandant ensuite à l'Esprit qui se communiquait des enseignements ou des conseils, le plus jeune reçut la réponse suivante :

« Aux qualités qui distinguent le véritable ami de la nature, joins aussi celles d'un excellent homme d'état.

» Fuis les hypocrites, lors même que tu ne le ferais pas ouvertement. »

Au plus âgé il fut répondu :

« Aime les sciences naturelles qui ennoblissent le cœur.

» Recherche la paix. »

Tout en faisant la part de ce que ces sentences ont de purement personnel, on ne saurait leur refuser un cachet de haute sagesse. Nous n'en fûmes que plus ardents à continuer nos questions; mais ce qui nous surprit, c'est que les questions étant toutes posées en français, la réponse se faisait

invariablement en allemand, quoique cette dernière langue fût moins familière au médium que la langue française. En ayant demandé la raison, il nous fut répondu : « Parce que c'est plus logique.

» — Quoi ! la langue allemande est plus logique que la langue française?

» — La langue française est plus logique, mais en Allemagne, rien n'est plus logique que l'usage de la langue allemande. »

Avant de terminer cette première séance, nous désirâmes vivement connaître l'Esprit qui nous avait adressé des paroles si profondes. Je le priai donc de vouloir bien nous dire sous quel nom je devais à l'avenir l'évoquer. La réponse fut : « Esprit divin. »

C. DELHEZ.

La position sociale des jeunes gens dont il est question ici, à en juger par certaine réponse de l'Esprit, est des plus élevées. Or, quand nous voyons le spiritisme s'infiltrer et se propager dans la société, par la pente naturelle descendre des sommités aux couches inférieures, du savant à l'ignorant, du riche au pauvre, du grand au petit, et produire partout les résultats les plus salutaires, agir puissamment et à des latitudes diverses sur des hommes de tout âge, de toute profession, de toute condition, de tout tempérament, de toute nationalité, n'y a-t-il pas lieu de se rappeler avec satisfaction la parole de notre divin prédécesseur : « Au fruit vous reconnaîtrez l'arbre : un mauvais arbre ne saurait porter de bons fruits. »

Le spiritisme, selon certains hommes, est l'œuvre de Satan ; selon d'autres, c'est la plus déplorable aberration de l'esprit humain ; selon tous nos adversaires, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver au monde, et contre lequel il faut réunir toutes les forces. Certes il ne serait pas bien difficile d'établir la fausseté de ces assertions et de combattre par les armes de la logique les conclusions qu'on

en tire; mais dans l'état d'infériorité où nous sommes encore sur cette terre, la force du raisonnement n'agit pas également sur tous les esprits. Un autre terrain s'offre où la vérité ne se discute plus, ne se prouve plus, mais s'affirme par les faits, se réalise et se personnifie. « Voyez, nous semble-t-elle dire, je ne suis pas un fantôme, touchez mes mains, mes pieds, toute ma personne, et ne soyez pas incrédules. »

C'est sur cet excellent terrain que se placent nos frères de Vienne. On peut entasser contre une doctrine les subtilités théologiques, recourir à la dialectique d'une science vaste et profonde; mais jamais ni la scholastique, ni la science ne prouveront qu'une doctrine, quelle qu'elle puisse être, qui s'empare fortement de l'esprit, l'élève et l'arme contre ses vices, soit mauvaise, diabolique, insensée. Notre siècle, dit-on, est léger, incrédule, hostile à toute idée spirituelle ; plusieurs même le calomnient et disent qu'il est corrompu et sans valeur. Le fait est que beaucoup, contrairement à leur apostolat, suivent aveuglément leurs passions, de quelque nom honnête qu'ils les appellent, sous quelque voile qu'ils les cachent. Or, partout où le spiritisme pénètre, même dans ces régions particulièrement arides et ingrates, le premier et le plus saisissant effet qu'il produit, c'est d'imprimer à l'homme une pensée grave, élevée; c'est de l'engager presque immédiatement à soutenir une lutte énergique contre les passions qui l'avaient asservi.

Nous avons vu dans nos rangs l'avare se soucier sincèrement de devenir généreux, des débauchés se révolter contre leurs habitudes, des orgueilleux se dévouer à rendre service, des ambitieux soutenir l'autorité contre laquelle ils avaient conspiré, des ennemis se réconcilier et des criminels réparer d'horribles injustices. S'il y a du mal dans des faits si sublimes, si Satan agit de la sorte, s'inspire de semblables prin-

cipes et que la folie porte des fruits si divins, nous le déclarons hautement, nous sommes pour Satan contre Dieu, pour le vice contre la vertu, pour la folie contre la sagesse. Personne, à moins qu'il ne le veuille avec désespoir, ne s'y méprendra; le sage, le moraliste, l'homme d'État moins que qui que ce soit. Tous comprendront qu'une doctrine dont la vitalité moralisatrice ne se dément sur aucun point, qui apaise les passions, éteint les haines et les discordes, adoucit le choc des intérêts contraires, rapproche les hommes et les unit étroitement par la pratique de la justice, par le respect de l'autorité, par la douceur de la charité, ne peut être qu'une doctrine sainte, morale, divine, et constitue la plus solide garantie de l'ordre social, de la stabilité gouvernementale, de l'honnêteté privée, de la morale publique. Le cas échéant on saura faire connaître par des actes, par des institutions, le jugement qu'on en porte et la haute estime en laquelle on la tient.

Nous félicitons vivement nos frères de Vienne de comprendre si bien les choses. Nos adversaires nient le mouvement, eux marchent. Après les spirites d'Autriche d'autres viendront et successivement la démonstration expérimentale de la synthèse spirite, de son excellence, de sa force, de sa divinité, inaugurée à Paris en 1858, continuée depuis avec grandeur et religion, se développera sur tous les points du globe et sera pour l'institution nouvelle par l'élévation universelle du niveau moral dans l'humanité, une gloire, une garantie de durée qui font défaut à toute autre institution analogue du passé.

QUOMES D'ARRAS.

Faits spirites

—

MOLESTATIONS

Voici un fait étrange et vraiment curieux, accompli pendant plusieurs mois consécutifs, dans le Piémont, sur la personne d'un jeune enfant âgé de douze ans, nommé François-André Mucesi, né à Cune, demeurant alors à Lanzo, chez un de ses oncles, François-Antoine Olivaris. Toutes les personnes dont il est question dans ce récit sont connues de l'auteur, et si le fait n'avait pas été fidèlement rapporté, il n'est pas à douter qu'une plainte n'eût été portée par eux à l'autorité. Le commencement du phénomène eut lieu le 10 décembre 1762.

Le jeune homme dont nous venons de parler sentit, pendant la nuit, quelque chose tirer ses couvertures; il entendit les siéges et les autres meubles s'agiter, un vacarme effrayant dont le résultat fut d'amener dans sa chambre les habitants de la maison; mais on ne découvrit nulle part l'auteur du tapage. Les livres et les cahiers étaient déchirés, les vêtements vieux ou neufs coupés en morceaux ; impossible de conserver un habit intact. La première pensée de l'oncle fut le diable; il résolut d'envoyer son neveu, pour quelques jours, dans un couvent de capucins, et, dans cette intention, écrivit le soir au provincial, scella sa lettre pour la faire parvenir le matin, et se coucha. Le vacarme redou bla. A peine était-il jour, que le neveu vient le trouver et lui dit : « Mon oncle, l'Esprit m'a dit que vous aviez écrit hier au provincial du couvent des capucins pour me soumettre quelque temps à leurs exercices ; ce sera peine perdue, car il ne veut pas me laisser, quand bien même je cherche-

rais un refuge dans les bras du Pape. » L'oncle, qui n'avait communiqué son dessein à personne, en fut tout ébahi. Il résolut alors d'envoyer son neveu à l'évêque de Turin, afin qu'il voulût bien le bénir. Tout était prêt pour le départ, quand subitement, devant tous les habitants de la maison, les cheveux de l'enfant tombèrent, comme s'ils eussent été coupés par un perruquier.

Malgré cela, l'enfant partit pour Turin; on lui acheta une perruque, mais hélas! à peine sur sa tête les cheveux disparurent. Moi-même, dit Cavalli, je l'ai vu et examiné ce jour-là dans ma chambre. Le malheureux revint tout affligé à Lanzo. Une demi-heure avant son arrivée, l'oncle se tenait près du feu, entouré de sa famille (on était au mois de décembre); il était à peu près huit heures du soir. Malgré les fenêtres fermées, il tombe dans la chambre de gros morceaux de safran de Mars (oxyde de fer). « Nul n'en souffrait, ce qui, dit l'auteur, est difficile à concevoir quand on examine la hauteur de la croisée et sa situation (elle donne sur une galerie et reçoit la lumière d'une autre croisée), la structure de la chambre qui sert de cuisine et qui a la figure d'un parallélogramme fort étroit. » *André va nous arriver,* dit instinctivement le brave homme, et en effet, une demi-heure après, entre le neveu, tout transi par le froid.

Un jour, la servante avait mis sur l'évier les plats d'étain qui venaient de servir au repas de la famille; elle s'éloigne de deux pas pour prendre un vase plein d'eau chaude, retourne à l'évier, les plats ont disparu; personne n'avait quitté sa place; toute la famille, composée de huit personnes, se tenait auprès du foyer. On cherche partout, c'est en vain, quand un enfant aperçoit un plat à moitié caché par les cendres; on remue, et on trouve le tout. Qui donc avait pu passer au milieu de ce cercle de huit personnes, sinon un Esprit? Ce n'est pas d'un ou de deux plats dont il

s'agit, mais de plusieurs. Continuons. Les fêtes de Noël arrivent; l'oncle fait cadeau à son neveu d'un beau chapeau neuf. Celui-ci, tout fier, part souhaiter la bonne fête aux capucins (les capucins étaient alors une puissance), qui se tenaient tous réunis avec le prieur-avocat Chionio à leur tête. L'enfant, par politesse, ôte son chapeau qu'il trouve tout déchiqueté. Les bons Pères vérifièrent le fait sur-le-champ. Ses camàrades d'école s'amusaient parfois à lui mettre leurs chapeaux sur la tète, qu'ils retiraient aussitôt complètement découpés. Se mettait-il à écrire, avec les autres, sous la dictée du maître, la plume lui était arrachée des mains en présence de toute l'école. Comme le maître, D. Pierre Reviglio n'avait pu observer ce phénomène, mais qu'il avait seulement entendu l'enfant pleurer, sans lui voir la plume avec laquelle il écrivait; il lui en remit une autre et lui commanda d'écrire. Le maître et tous les écoliers avaient les yeux sur André, quand il s'écria : « Maître, on me fait violence pour m'arracher la plume. » — « Tiens-la ferme, » dit le maître. — Malgré tous les efforts de l'enfant, qui la saisit à poignée, la plume disparut en présence de tous les élèves, et on put voir sur la paume de la main une blessure causée par le tranchant de la plume.

Malgré tous les témoignages des habitants de Lanzo, il se trouva un prêtre, don Magnetto, qui, par méfiance des témoignages ou par trop de confiance dans ses exorcismes, demanda à l'oncle de lui envoyer le jeune enfant, afin de voir s'il serait ainsi persécuté jusque chez lui. André se rendit chez don Magnetto à la nuit, mais à peine l'obscurité fut-elle venue que des coups, des bruits, des mouvements de chaises, de tables, du lit, se firent entendre et voir. On aurait dit la maison prête à s'écrouler. Le prêtre avait préparé rochet, surplis, étole, eau bénite; il se mit à

dire les exorcismes, à lire les prières, à conjurer l'Esprit, à arroser d'eau bénite la chambre, le lit, l'enfant et tout ce qui lui tombait sous la main. Il en fut pour ses frais; les molestations continuèrent malgré la longueur de la cérémonie, qui dura toute la nuit.

Quelque temps après, toutes les choses rentrèrent dans leur état normal, et le jeune André vit la fin de ses tourments.

(Annalli dello spiritismo.)

(Extrait des *Apparitions,* du P. Cavalli.)

(Traduction de C. GUÉRIN.)

Communications médianimiques

UNE MÈRE A SON FILS

I

Après que j'ai été dégagée des liens qui me retenaient à la terre, l'état où je me suis trouvée était indéfinissable; les ténèbres obscurcirent mon esprit pendant un temps que je ne puis préciser. L'espèce d'assoupissement qui m'avait un instant engourdie se dissipa peu à peu; j'eus conscience de mon individualité; le brouillard qui m'enveloppait tout d'abord se dissipa aussi; une lueur incertaine frappa ma vue, je distinguai cependant les Esprits qui m'entouraient, mais bientôt la lumière éclatante du firmament m'inonda entièrement; les Esprits bienheureux qui m'avaient reçue parurent alors dans toute leur céleste beauté; leur sourire était si doux que je fus bientôt rassurée; la grandeur de leur maintien me remplissait aussi du plus profond respect; je fus entourée par une foule de ces créatures célestes, et nous nous élevâmes dans l'espace; la route que nous suivîmes était également merveilleuse; à chaque instant de nouveaux horizons venaient se dérouler à ma vue et nous montions, montions toujours!.... Tout à coup une lueur plus vive nous inonda de ses torrents lumineux,

et l'Esprit qui paraissait diriger ma course aérienne murmura quelques mots d'une harmonie délicieuse : « *J'ai été ton guide sur la terre,* me dit-il, *c'est à moi qu'il appartient de te conduire dans ton nouveau séjour,* » et me montrant un monde inconnu, mais d'une admirable beauté, il me dirigea vers ce lieu magnifique, qui est encore ma demeure. Je n'y suis cependant pas confinée, et du rayonnement propre aux Esprits, je puis, avec une promptitude que peut seule égaler la pensée, reporter ma vue sur tous les points qu'il m'est permis d'embrasser.

Il existe d'autres lieux d'une beauté plus merveilleuse encore ; nous pouvons les entrevoir, comprendre l'infinie perfection des Esprits qui les habitent ; mais notre temps d'épreuves n'est point achevé, notre épuration n'est pas assez complète pour jouir, comme ces bienheureux élus, de la vue du Dieu de bonté et de miséricorde. Nous comprenons sa toute-puissance, nous admirons les beautés sublimes qu'il a créées, mais la perfection est encore si loin de nous que nous n'oserons de bien longtemps encore prétendre à cette douce et enivrante jouissance.

J'ai ici encore une faculté bien précieuse et bien douce aux bons Esprits, c'est de pouvoir, par le seul effort de ma volonté, me transporter avec la rapidité de la pensée vers ceux qui me sont chers. Combien de fois me suis-je trouvée près de toi ! Ta pensée s'est aussi bien souvent élancée vers moi ! Souvent je t'ai entendu dire : ma mère ! et si moi-même je n'ai pu te répondre : mon fils ! j'ai du moins, par ma volonté et par l'intermédiaire de ton ange gardien, jeté dans ton cœur de bonnes pensées et de douces consolations.

La faculté que Dieu t'a accordée est si précieuse que tu dois employer tout ton courage à la conserver. Demeure donc vertueux, aimant, humble, charitable, et souvent, bien souvent Dieu nous permettra de renouveler cet entretien. J'ai tant à te dire ! Que de pages nous aurons à remplir ! Mais tu le sais, il faut une sage limite aux meilleures choses, c'est pourquoi je viens te dire, quoiqu'à regret, ô mon cher fils, adieu, ou plutôt, à bientôt.

Ta mère : A. V.

II

Mon cher fils, fais une invocation à l'Être suprême, j'ai besoin de toute

sa bonté pour ne pas me laisser emporter, par mon enthousiasme, au-delà des bornes de ton intelligence humaine, et trouver des mots assez compréhensibles pour te faire comprendre sans t'éblouir.

La planète que Dieu m'a donnée pour séjour est visible de la terre, je ne puis te dire quel est son nom; Dieu ne nous permet pas une connaissance aussi précieuse du domaine céleste; ne la cherche ni au nord, ni à l'orient, elle se trouve au zénith par rapport au coin de terre que tu habites; c'est un lieu de repos, une étape sur la route des mondes éminemment supérieurs.

Ma vue embrasse l'immensité, le mécanisme de la création m'apparaît; ce que vos savants ont découvert après des siècles d'études se déroule devant moi, comme le mouvement et les rouages d'une horloge vous apparaîtraient dans une enveloppe de cristal (comparaison inexacte mais fidèle pour ton intelligence). Ce tableau merveilleux se complète par la vue des créatures à qui Dieu a donné mission de conduire à son but chaque objet de la création. Ce travail incessant est cependant plein de charmes pour ces mystérieux artisans de l'organisation universelle. Chacun des millions de mondes a pour nous un attrait irrésistible, et chaque jour notre intelligence découvre et comprend de nouvelles merveilles. C'est ici que nous trouvons la solution des *pourquoi* et des *comment* que votre humanité se pose en problèmes insolubles. Ce travail continuel de notre pensée est une source de jouissances toujours nouvelles. Ne crois point que cette jouissance soit seulement contemplative; nous avons tous une mission à remplir, mais nos facultés sont si multiples qu'il nous est permis, tout à la fois, de nous livrer à une activité incessante et à l'admiration des merveilles que notre vue embrasse à l'infini.

Mais toutes ces beautés, si admirables qu'elles soient, ont encore quelque chose de matériel. Le bel idéal, la merveille des merveilles, celle où se montre dans toute son étendue l'infinie bonté de notre Dieu tout-puissant, c'est l'éclosion des sentiments des créatures animées; c'est la marche progressive qui s'accomplit chaque jour et à chaque heure dans l'âme des enfants de Dieu. Nous voyons les vertus éclore dans un cœur où l'ignorance et les mauvais instincts avaient établi leur demeure; la transformation s'établit peu à peu; le germe, fécondé par l'amour des bons Esprits se développe, grandit et arrive enfin à la maturité. Ce travail s'accomplit lentement pour beaucoup, plusieurs exis-

logie, le créateur du fameux opuscule : *Le spiritisme est-il conciliable avec le catholicisme ?*

L'auteur de cette brochure, très érudit, il faut en convenir, n'a qu'un tort, celui de ne pas se faire connaître, même sous un pseudonyme. Il se croit donc : ou d'une supériorité tellement grande sur le commun des mortels, qu'il craint de les éblouir par l'éclat de son nom ; ou il doute tellement de l'efficacité de ses déclarations et affirmations, qu'il n'a su faire mieux que de ne pas donner *un nom* à son œuvre, malheureusement pour lui, peu rationnelle au point de vue de la logique, au point de vue chrétien, au point de vue surtout de la charité évangélique.

Il est facile d'affirmer ; mais...... prouver ?

Pour convaincre, la citation seule de la lettre ou du numéro d'un chapitre quelconque, sans le texte original, ne suffit pas et ne saurait éclairer. C'est pourtant ce qui se trouve d'un bout à l'autre dans la brochure anonyme.

Ce que tout le monde sait être nécessaire pour être cru, ou, du moins, pour paraître de bonne foi, c'est d'être conséquent avec soi-même, dans ce que l'on écrit surtout. Nous allons essayer de prouver que l'auteur inconnu qui nous occupe actuellement, a manqué complètement à ce principe si élémentaire.

Nous allons donc, tout comme mon honorable adversaire, dire :

« Les lignes qui vont suivre ne sont que le résultat des réflexions que nous a inspirées l'étude particulière que nous avons faite de la doctrine spirite ; quelques pensées sorties d'un cœur chrétien-spirite et livrées aux méditations de nos frères. Le lecteur voudra bien, pour nous aussi, en parcourant ce petit travail, lui accorder toute l'indulgence que nous en attendons : notre seul but, notre seule aspiration étant de raviver, chez des chrétiens, une foi éteinte ou obscurcie. »

Nous dirons encore avec lui :

« Puisse celui qui éclaire tout homme venant en ce monde (Jean, I, 9) bénir nos efforts, et, illuminant les intelligences obscurcies, les délivrer de l'esprit d'aveuglement, de malice et d'opposition quand même ! »

Et nous ajouterons :

Puissions-nous bientôt, par une mise en pratique complète de la charité; par la logique du raisonnement, des choses et des faits, ramener au Souverain Pasteur des âmes toutes les brebis errantes ! N'en ramènerions-nous qu'une, nos efforts seraient plus que royalement payés !

Ce que nous cherchons, ce que nous voulons, c'est ramener la foi en Dieu; faire comprendre son immense puissance, son inaltérable bonté, le tout couronné de sa justice divine; et non un Dieu impitoyable et cruel, un Dieu ayant des préférences, un Dieu *raillant* et *insultant* l'Esprit rebelle ou fautif qu'il est obligé de punir.

Étant donné comme la plus incommensurable bonté, la clémence sans limites, la plus miséricordieuse paternité, nous ne pouvons prôner vos affirmations d'un Dieu « vengeur, vindicatif, haineux, colère, cruel, » car ce serait le *nec plus ultra* de la démence, ce serait le plus horrible des blasphèmes.

Que demandons-nous donc, nous, spirites? La croyance répandue et généralisée du Dieu vrai et unique; la pratique de ses commandements qui doivent se résumer en ces trois points capitaux : *Amour et soumission sans limite pour lui; humilité constante; charité et amour pour tous nos frères*. Ces trois commandements principaux exécutés autant que notre faible humanité peut le permettre, ne sommes-nous pas, même relativement et au point de vue de la plus rigoureuse exigence religieuse, de véritables enfants de Dieu?

Il ne faut point prendre ces mots : « *véritables* enfants de Dieu, » comme signifiant pour nous que de *faux* enfants de Dieu pourraient exister. Arrière et bien loin de nous une pareille pensée, car elle serait l'équivalent de cette proposition : Peut-il y avoir des enfants sans père? ou bien de celle-ci : Peut-il (blasphème encore) y avoir plusieurs Dieux et surtout des Dieux rivaux?

Partisans de toutes les doctrines, et vous surtout qui vous dites chrétiens, chrétiens non-spirites, approfondissez par l'étude et le raisonnement tout ce qui a été écrit pour et contre le spiritisme; mais sans parti pris, mais sans vous laisser influencer par les phrases sonores ou chatoyantes de certains professeurs, car, ce qu'il faut à l'homme qui touche au XX[e] siècle, ce ne sont plus des mots ronflants, mais des idées parlant au cœur et y laissant des traces inaltérables, un germe fécond.

Si, par le doute — car l'esprit veut comprendre aujourd'hui, — nous sommes encore, et même plus que par le passé, dans les ténèbres de l'erreur, nous prions, comme notre contradicteur, tous nos lecteurs de n'importe quelle secte ou religion; d'adresser à leur manière, au Souverain Arbitre de tout ce qui est et sera, des prières demandant pour nous, pour tous, la vérité et la lumière. Nous l'avons dit et fait comprendre plus haut : ce que nous désirons et cherchons, c'est la lumière et la vérité; pour l'obtention d'un si grand résultat nous ne craignons pas de mettre côté à côté la critique et la riposte, la prétendue infaillibilité et la prétendue certitude avec la prétendue erreur, le catholicisme avec le spiritisme.

Hommes! mes frères! souvenons-nous tous de notre origine;

Hommes! songeons toujours à l'auteur de cette origine;

Hommes! réfléchissons à la miséricorde de cet auteur et demandons-nous si elle peut être limitée.

Hommes! ô mes frères! songeons surtout à ce qu'il y a de doux et de chaleureux, de simple et de grandiose, de réunion de qualités précieuses dans ce seul mot : *Charité!*

Que ce mot ne soit donc plus prononcé en vain; qu'il soit le plus noble drapeau de l'humanité, et il réunira sous ses plis tous les enfants du Père.

Frères! prions ce père si bon de nous envoyer le plus petit des rayons de sa lumière, afin que nous puissions distinguer l'erreur involontaire de l'erreur volontaire.

Mon Dieu! bénissez ma tentative et faites que les aveugles ou les négateurs de bonne foi soient éblouis par la vérité et reviennent à vous, que ce soient nos détracteurs ou nous, que ce soient ceux enfin qui font fausse route! Faites surtout, ô Père très miséricordieux! que vous ne soyez plus obligé de dire : « *J'ai encore d'autres brebis.... il faut que je les amène.* » (Jean, X, 16.) Faites qu'elles soient toutes rentrées au bercail!

Dans son préambule, l'auteur combattu dit : « Ces lignes ne sont que le résultat des réflexions qui nous ont été inspirées par l'*étude particulière* que nous avons faite de la doctrine spirite.

Comment! l'homme assez supérieur pour dire :

« Adorez les vérités que vous ne sauriez comprendre. Lucifer n'est tombé que parce qu'il avait voulu placer son trône à la hauteur de celui de l'Éternel, et Adam n'a été soumis à la mort, que pour avoir voulu toucher à l'arbre de la science. — Brûlez, brûlez le *Livre des Esprits,* cette terre inféconde, *cette œuvre impie, infernale;* ou, si vous ne le brûlez pas, il faut, du moins, le serrer soigneusement et en préserver les ignorants comme d'une *contagion funeste.* — Qu'ils n'aillent point s'abreuver à cette *officine* où le *noir*

poison se dérobe à leurs connaissances, puisqu'ils ne sont ni médecins, ni chimistes, et, touristes imprudents, qu'ils ne s'aventurent pas dans le désert aride, terre désolée où ils trouveraient la mort. » (Pages 37-38.)

Comment cet homme peut-il avoir le courage, ayant de telles pensées sur le spiritisme, de faire, lui aussi, des évocations? de demander, lui aussi, des enseignements aux Esprits? de faire une *étude particulière* de la doctrine spirite? de ne pas craindre enfin que, comme les spirites, il pouvait être induit en erreur pour le moins, si non, emporté en Enfer?

Ah! je l'ai déjà dit : Vous n'êtes pas conséquent avec vous-même; vous voulez pour vous seul cette étude si douce à l'âme et qui fait naître chez chacun de nous tant de courage, de résignation et d'abnégation; pour vous, elle est la lumière étincelante vous découvrant la vérité; pour nous, elle est le noir et sombre abîme vers lequel nous marchons en aveugles, reniant notre Dieu, reniant les missions divines exécutées sur notre globe, reniant les liens de famille, chassant la chasteté et n'adorant que l'impureté. Cette étude amène, à vous et pour vous, la douceur, le pardon, la charité la plus grande, l'indulgence la plus plénière; mais, pour le spirite, il n'y a plus que honte, haine, adultère, divorce et enseignements diaboliques.

Vous voulez pour vous seul cette étude, mais à votre point de vue, mais suivant vos idées arrêtées, et vous vous écriez (pages 5-6) :

« Où trouver alors le commentateur infaillible? — Où?... Encore dans la parole du Seigneur, car il y a celle *qui est écrite* et celle *qui n'est pas écrite* (2e Thess., 11, 14); et cette dernière est le *sacré dépôt transmis par les hommes apostoliques* de générations en générations, dans cette vénérable œcuménicité où réside l'Esprit saint qui la rend indéfectible! »

Voyons, cher frère, êtes-vous laïque, ou bien portez-vous la longue robe de l'ecclésiastique?

Si vous êtes laïque comme nous, vous êtes aussi criminel que nous, puisque vous vous êtes occupé et vous occupez encore de manifestations spirites; puisque vous faites des évocations et que, l'Esprit de vérité ne pouvant descendre sur un laïque, il est évident que vous ne pouvez alors appeler à vous que le terrible Esprit des ténèbres, ce noir et brûlant souverain des abîmes infernaux, *Satan*. Pourquoi donc alors faites-vous ce commerce si illicite et si redoutable? Oui, vous avez raison : c'est pour vous sortir du doute, pour vous éclairer. Mais nous, alors?!

Allons, soyez franc pétri d'une autre pâte que celle qui a servi à confectionner notre enveloppe terrestre, vous êtes *invulnérable,* car vous ne faites du spiritisme que pour la *bonne cause,* tandis que nous, nous n'en faisons que par « orgueil, cupidité et malice (page 44) ; » et vous croyez avoir raison, et vous croyez faire acte de charité lorsque vous dites, même page : « Ne vous infectez pas, mes bons amis, par vos rapports contagieux avec ces *êtres malheureux* (les spirites) ! »

Ah! détrompez-vous, mon frère! et croyez, au contraire, que le spiritisme, au lieu d'infecter, purifie. Vous n'auriez certes pas écrit des mots aussi anti-chrétiens si vous aviez réellement et effectivement fait une étude *toute particulière* de notre doctrine.

Nous venons de parler au laïque; maintenant, êtes-vous au contraire un ecclésiastique? Alors nous vous dirons : Vous êtes dans votre rôle, vous devez tout faire pour conserver votre omnipotence, défendre votre prétendue infaillibilité, malgré les faits nombreux qui viennent lui donner un démenti formel. A vous donc, mais d'après vous seule-

ment, appartiennent les manifestations des Esprits et leurs enseignements.

Il faut convenir que nous sommes de bien malheureux mortels, car, chose incroyable, nous voulons et demandons, comme l'aveugle, une part à la lumière qui brûle vos paupières rebelles; nous demandons seulement la liberté de faire ce que vous vous permettez (puisque vous *évoquez* et avez fait une étude toute particulière de notre doctrine). Pour vous, tout est bien, car tout ne peut provenir, pour vous toujours et certainement, que des anges et des archanges; mais pour nous??...... Ah! pour nous, c'est autre chose, car vous dites, page 6 :

« Chrétiens, nos frères, dites-nous d'où peuvent sortir de tels Esprits? dans quelle officine ont-ils élaboré de telles œuvres (le *Livre des Esprits*)?..... Et, chose singulière! ne cherchent-ils pas à vous insinuer que vous ne cessez point d'être catholiques en restant spirites!..... quelle fourberie! »

Dans quelle officine allez-vous donc chercher les Esprits qui se communiquent à vous? mon cher frère! Et savez-vous où est la singularité que vous signalez? La voici :

Les communications que vous demandez et recevez sont les *seules vraies,* parce qu'elles sont toutes dictées selon vos désirs, vos idées arrêtées et préconçues; pour les spirites, ils avouent ingénument pouvoir être trompés par des dehors menteurs, aussi n'acceptent-ils pas tout sans un contrôle sérieux, le cachet de la plus grande fraternité ou celui de la plus tendre charité; ils savent bien que des Esprits de tous degrés peuvent se communiquer à eux, et ils sont loin de prétendre ne recevoir que du bon, du beau, du vrai.

A quoi serviraient donc l'intelligence et la raison, si la fourberie ne pouvait être démasquée? A quoi serviraient donc

ces précieuses qualités si l'on ne recevait infailliblement que la *vérité?*

LÉON DE FÉNÉTRANGE.

(La suite au prochain numéro.)

Correspondance

Marseille, le 12 avril 1866.

Monsieur et cher frère spirite,

Puisque vous avez trouvé ma communication du 20 mars dernier digne d'être insérée dans votre intéressant journal, l'*Union spirite bordelaise*, que tout adepte du spiritisme devrait avoir dans sa bibliothèque, je viens aujourd'hui vous communiquer un fait personnel qui prouvera une fois de plus de quelle utilité est la prière, et aussi l'efficacité du concours des bons Esprits qui ne manquent jamais de se rendre auprès de nous lorsqu'on les invoque du fond du cœur.

Il y a environ un mois me trouvant chez Mme L..., j'eus l'occasion de mettre en sommeil magnétique Mlle H..., somnambule lucide de premier ordre, surtout pour les recherches. Cette demoiselle est aussi médium voyant et écrivain à l'état de veille. Après avoir terminé la séance, du reste très satisfaisante, Mme L... me pria de demander à la somnambule si une troisième personne, Mlle C..., serait un jour somnambule lucide, ainsi qu'elle le désirait ardemment.

Mlle C... est âgée de dix-sept ans, elle est déjà très puissant médium à effets physiques et aussi écrivain; malheureusement elle est obsédée par de mauvais Esprits qui la poursuivent partout. Cette jeune personne était présente et assise à ma gauche.

Après ma demande, Mlle H... voulut toucher la tête de

Mlle C... qui s'approcha, afin d'être à portée de la somnambule. Mais à peine cette dernière eut-elle touché la partie frontale, que les doigts de sa main droite se raidirent, puis la main, puis le bras tout entier. L'homme le plus fort n'aurait pu le faire fléchir; il l'aurait plutôt brisé. Une minute après, l'autre bras fut mis dans le même état; quelques mouvements convulsifs se manifestèrent à la bouche et dans les membres inférieurs, et cela à tel point que Mme L... en fut effrayée et me dit d'un ton impératif d'éveiller immédiatement la somnambule. Mais malgré ma bonne volonté et les passes que je lui fis, il me fut impossible, non-seulement d'éveiller Mlle H..., mais aussi d'arrèter les mouvements convulsifs qui redoublaient de vitesse et la raideur des bras qui augmentait toujours. Mon entourage était dans la plus grande agitation... moi, j'étais très calme; je savais que les bons Esprits viendraient à mon secours, et que s'ils laissaient ma somnambule dans cet état, c'était pour me donner une preuve palpable de l'efficacité de la prière et de l'appel aux bons Esprits.

Fort de cette certitude, je me mis à dire *mentalement* : « Mon Dieu! permettez à de bons Esprits, et en particulier à celui du docteur *Demeure* (1), de venir éloigner les mauvais Esprits qui torturent en ce moment ma somnambule; et vous, bons Esprits, veuillez vous rendre à mon appel, afin d'éveiller H... et de la débarrasser de tout mauvais fluide. »

A peine cette simple prière, partie du fond de mon cœur, fut-elle achevée, que je vis cesser les mouvements convul-

---

(1) Le docteur Demeure, spirite sincère et éclairé, mort à Albi (Tarn) le 26 janvier 1865, a déjà opéré, à l'état d'Esprit, des cures fluidiques très importantes, notamment la guérison d'un bras fracturé dont nous avons rapporté les circonstances extraordinaires, t. II, p. 73 et suiv.

A. B.

sifs, la raideur des membres de la somnambule, et celle-ci, spontanément éveillée, sans manifester aucune fatigue ni aucun trouble dans son esprit. Elle ne se souvenait de rien.

Remarque. — Cette relation serait incomplète et même insignifiante, si je ne l'accompagnais du récit des faits suivants, qui donneront la clef de la situation anormale dans laquelle s'était trouvée Mlle H... pendant son sommeil magnétique.

Mlle C... désirait beaucoup devenir somnambule; pour y parvenir, elle allait tous les jours chez Mme L... se faire magnétiser par cette dame qui possède une grande force magnétique. Mais Mme L... ne put jamais arriver à l'endormir. Par communications spirites, elle apprit que de mauvais Esprits s'y opposaient. Mlle H..., elle aussi, voulut un jour magnétiser Mlle C... Mais à peine leurs mains se furent-elles touchées, que Mlle H.... sentit tirer violemment sa chaise et tomba à la renverse. Cette chute occasionna une forte douleur; cependant les deux demoiselles ne firent que rire de cette mystification et n'en furent nullement troublées : *elles en avaient vu bien d'autres.*

Mlle H... reprit sa première position et les mains de Mlle C..., en jetant un défi à l'Esprit obsesseur de venir faire de nouveau tomber sa chaise. Au même moment, le coussin du canapé où était assise Mlle C... lui fut lancé avec force sur la figure. Cette fois la peur les gagna, et Mlle C... courut se cacher dans la cuisine, tandis que Mlle H... se blotissait dans un coin du salon en appelant Mme L... à son secours.

Quelques jours après, Mme L... et ces deux demoiselles étant à table pour dîner, un fort coup se fit entendre dans l'épaisseur du bois de cette table. Mme L... se mit à dire : « Voilà un Esprit qui veut dîner avec nous! » Un coup violent lui répondit, comme pour lui dire : « Oui. » — « Voulez-vous, cher Esprit, qu'on vous mette un couvert? » —Un

autre coup répondit : « Oui. » Une chaise fut placée à la gauche de Mlle C... et un couvert avec la serviette furent placés sur la table par la bonne. La conversation recommença : « Cher Esprit, aimez-vous les pommes de terre? » Trois coups vivement frappés, toujours dans l'épaisseur du bois, répondirent négativement. L'Esprit ayant répondu affirmativement pour un autre mets qu'on lui avait désigné, ce mets lui fut servi dans son assiette. Quelques minutes après, Mlle H..., qui était placée à la droite de Mlle C..., se mit à dire : « Mais, cher Esprit, vous ne mangez pas; il paraît que le ragoût ne vous convient pas! je vais le manger à votre place. » En même temps, elle porta la main à l'assiette pour la prendre; mais au même instant, la table fut tirée avec une grande vitesse, du côté opposé à Mlle H... Ce déplacement fut si brusque qu'il aurait renversé carafe et bouteille, si Mme L... ne les eût retenues.

Le lendemain ou le surlendemain de cette manifestation, je mis Mlle H... en sommeil magnétique, puis en communication directe avec l'Esprit obsesseur de Mlle C... Cet Esprit défendit à la somnambule de toucher cette dernière, lui disant qu'elle n'était pas digne de la toucher. A ce mot, la somnambule se mit en colère et traita l'Esprit de *grand flandrin*, ajoutant qu'elle était plus digne que lui de toucher Mlle C...

Ce fut quelques jours après cette séance, que Mlle H... eut la crise que j'ai rapportée comme preuve irrécusable de l'utilité de la prière et de l'évocation des bons Esprits. Il est évident pour moi que l'obsesseur voulait du mal à la somnambule, et la torturait pour se venger de ce qu'elle cherchait à endormir Mlle C..., malgré sa défense.

Toutes ces obsessions et manifestations n'avaient lieu que lorsque Mlle C... était dans l'appartement; quand elle n'y était pas, il ne se produisait rien.

Un jour, un de mes amis, connu de Mme L..., était allé lui rendre visite ; comme il causait avec elle, en compagnie des demoiselles C... et H..., il vit une orange lancée dans le salon et qui vint le frapper en plein dos. Cependant la fenêtre était bien fermée, et tout le monde était groupé près de la cheminée.

Un autre jour, Mme L... était dans le salon avec sa bonne et ces deux demoiselles ; elle sortit sa bourse, contenant 9 francs, afin de donner de l'argent à la bonne pour aller au marché. Au moment de prendre l'argent, elle fut appelée dans une chambre voisine et s'y rendit, laissant la bourse sur la table. A peine fut-elle dans cette chambre, qu'elle entendit une voix lui crier à l'oreille : « On te vole l'argent. » Quand elle revint dans le salon, elle ouvrit sa bourse, il lui manquait 3 francs. Elle accusa alors la bonne et les deux demoiselles de lui avoir joué un tour par espièglerie. Mais celles-ci protestèrent énergiquement contre cette accusation. L'heure du dîner étant venue, Mme L... et les demoiselles se mirent à table. La bonne était dans la cuisine et toutes les portes et les fenêtres parfaitement fermées. Tout à coup une pièce de monnaie tombe à terre avec bruit ; Mme L... la prend et reconnaît une des pièces de 2 francs qu'elle avait eues dans sa bourse le matin. Il ne lui manquait plus qu'un franc pour faire son compte. Elle enferme cette pièce dans son porte-monnaie et le met dans sa poche, en disant, après avoir encore compté son argent : « Je défie les Esprits de venir me le prendre là-dedans. » Au même moment, une voix lui crie encore à l'oreille : « Il ne te manque plus rien, on vient de te rendre la pièce de vingt sous. » Mme L... sort le porte-monnaie, compte de nouveau l'argent et trouve la pièce de 1 fr. qui lui manquait.

En dehors des lois que nous a révélées le spiritisme, ex-

plique qui pourra ces phénomènes dont je vous garantis la plus rigoureuse authenticité.

Veuillez agréer, etc.

CHAVAUX,
D. M. P.

UNE MAISON HANTÉE A PHILADELPHIE

Les lecteurs de journaux ont rarement occasion de lire des récits détaillés de faits surnaturels. Nous voulons aujourd'hui les mettre au courant de phénomènes qui semblent tels; nous disons *qui semblent*, car nous croyons qu'il y a quelque farce sous jeu, bien qu'il ait été impossible de rien découvrir jusqu'à ce jour.

On voit dans South-Fifth street une maison à trois étages construite en briques. Le rez-de-chaussée est un magasin; le reste de la façade est occupé par le propriétaire de la maison et sa famille. Depuis dix ans, M. Mulford fait là son commerce, et jusqu'à jeudi dernier, rien d'extraordinaire ne s'était manifesté chez lui.

Les trois jeunes filles du commerçant venaient de se retirer dans leur chambre située au troisième étage de la façade. Elles dormaient depuis quelque temps déjà, quand elles furent réveillées par un bruit de plusieurs corps tombant sur le plancher. Elles se levèrent aussitôt pour en rechercher la cause et s'aperçurent que leurs peignes, brosses, vêtements, etc... étaient éparpillés dans la chambre. Ces différents effets étaient à peine replacés sur le bureau, qu'ils étaient de nouveau lancés sur le plancher. Elles se levèrent une seconde fois, quelque peu effrayées. Leur terreur fut à son comble quand elles virent une glace s'élancer du mur où elle était fixée et aller se briser dans un des coins de la chambre. Le père, réveillé, ne fut pas peu surpris de voir tous les objets

de parade placés sur la cheminée quitter leur position pour valser autour de la chambre. En même temps, des coups frappés se faisaient entendre dans les murs et le plafond. A partir de ce moment, il n'y eut plus de sommeil pour les habitants de la maison.

Le calme se rétablit avec le jour; mais pendant que la maîtresse du logis préparait le déjeûner, une soucoupe s'élança de dessus la table, alla frapper contre le mur où elle se brisa en une douzaine de morceaux. Dans la nuit de vendredi, mêmes molestations. Les portes s'ouvrent avec violence, un morceau d'ivoire travaillé s'élance de dessus une table, brise un carreau de la croisée, et va tomber sur le pavé de la rue. Les parures de la cheminée reprennent leur course erratique et se promènent sur le plancher. Les tableaux sont détachés et volent autour de la chambre avec une vitesse remarquable, brisant parfois les glaces, endommageant les cadres et parfois aussi ne causant aucun dommage, bien qu'à une course vagabonde succède un arrêt instantané.

Pour éviter toute nouvelle détérioration, on enlève les miroirs et les tableaux et on les dépose sur le plancher. Cela ne saurait les priver de leur pouvoir d'auto-locomotion. Une glace de grande dimension prend une course en zig-zag au travers la chambre, frappe contre un mur opposé et se brise en mille morceaux. Le lendemain matin, les phénomènes redoublent. Les plats se réduisent d'eux-mêmes en atômes et quittent la table pour aller se briser contre les murs et le plafond. La famille est obligée de disputer son déjeûner aux follets qui hantent le logis. La journée de vendredi fut occupée à transporter dans une maison voisine toutes les glaces et les ornements de quelque valeur.

La famille, qui appartient à l'Église Baptiste, informa leur ministre qui vint samedi soir passer la nuit dans la maison,

en compagnie d'un autre ecclésiastique. Nous avons eu une longue entrevue avec l'un de ces messieurs. C'est un savant à l'esprit clair, d'une brillante éducation, et qui a toujours étudié sérieusement les phénomènes de la nature. Il nous assura qu'il était entré dans la maison persuadé que le fond de l'affaire était une mystification, et qu'il en était sorti profondément troublé.

Un moment après son arrivée, un livre de prières placé sur une table fut lancé avec violence contre la porte. Il alla lui-même ramasser le livre et le replaça sur la table. Nouvelle répétition du phénomène; une bible prend le même chemin que le livre de prières. Trois fois de suite, le même phénomène s'accomplit. Pendant quelques heures, on put constater que bibles, testaments, livres de prières étaient doués d'un pouvoir étrange et intelligent.

Les deux ecclésiastiques firent tout ce qui est humainement possible pour découvrir par quel moyen ces objets, d'ordinaire inanimés, accomplissaient leur mystérieux voyage autour de la chambre; leurs recherches furent vaines.

D'autres manifestations eurent encore lieu dans la nuit de samedi. Une ardoise à écrire fut lancée contre le plafond et brisée en morceaux; un modèle de bateau accomplit dans la chambre une navigation aérienne qui se termina par un violent choc contre le mur. Le tableau représentant notre dernier président Lincoln et son fils fut détaché du clou qui le retenait au mur, lancé en diagonale contre le mur opposé avec tant de force qu'un miroir fut brisé, et le tableau réduit en petits morceaux. Le plus étonnant, c'est qu'un sac vert, tel que ceux à l'usage des hommes de loi, était suspendu sur le tableau et resta sans mouvement, bien que le tableau qu'il recouvrait fût arraché, comme nous l'avons dit, du clou auquel il tenait

attaché. Un jeune homme présent, et qui se vantait de son incrédulité dans les phénomènes surnaturels, fut sévèrement malmené par des mains invisibles. Ces puissantes manifestations durèrent environ trois heures.

Elles recommencèrent encore hier matin. Une servante était occupée à laver la vaisselle. Un verre s'élança du vase où il était, la frappa au front, lui laissant une marque assez profonde. En même temps, les clefs quittaient les serrures et les plats sautaient des étagères sur le plancher. On essaya encore de mettre la table pour le déjeûner du dimanche, ce fut en vain.

Une des filles de la maison revenait hier de l'église; en entrant chez elle, sa bible lui fut arrachée des mains avec tant de violence, que la reliure fut enlevée complètement.

Le pain lui-même semblait doué de vie, si l'on en juge par les évolutions bizarres qu'il faisait autour de la table. L'après-midi fut comparativement tranquille. On entendit bien quelques coups frappés, mais on n'aperçut aucun mouvement d'objets.

Les faits que nous venons de rapporter sont vrais. Un des employés de notre journal a passé la nuit dernière dans la maison, en compagnie du ministre auquel la famille ainsi molestée avait demandé le secours de son expérience. Les propriétaires de cette maison sont tous de l'Église Baptiste et complètement opposés à la doctrine spirite. Ce sont des chrétiens d'un caractère élevé et d'une intégrité à toute épreuve.

(*Philadelphia Inquirer,* du 5 février 1866.)

Le même journal publie dans son numéro du 7 :

La maison hantée dans South-Fifth street continue à former le sujet de toutes les conversations. Hier la rue a été encombrée du matin au soir par des centaines de personnes

venues de tous les quartiers de la ville et aux aguets des moindres rumeurs qui pouvaient se produire.

Un poste de police a dû stationner devant l'établissement pour empêcher les curieux de pénétrer dans l'intérieur. Nul ne peut entrer sinon les membres de la famille, quelques amis intimes et des membres du clergé. On a dû emmener dans d'autres quartiers trois femmes de la maison dont le système nerveux avait été tellement excité par ces manifestations surprenantes, qu'on craignait pour leur santé.

Ces événements ont été une bonne fortune pour les spirites de la ville. Quelques mécréants affirment sans hésiter que les spirites sont au fond de toute cette affaire et qu'ils ne produisent ces manifestations que dans le but de recruter des adhérents. Disons toutefois que les habitants de la maison ont déclaré solennellement qu'ils ne sont pas partisans du spiritisme, et qu'ils ne croient nullement à semblable niaiserie.

Un autre journal, le *Eric Dispatch,* raconte les mêmes faits que ceux qu'on vient de lire. Il ajoute qu'un des rédacteurs du journal en a été témoin oculaire, ayant obtenu la permission de passer la nuit dans la maison ensorcelée.

Les journaux auxquels nous empruntons ces récits ne sauraient être taxés d'un fol amour pour le spiritisme. Nous acceptons donc les faits tels qu'ils nous les ont rapportés, et leur demandons très humblement une petite explication qu'ils ne sauraient nous refuser, s'ils tiennent à faire disparaître la *niaiserie spirite.*

C. GUÉRIN.

Variétés

—

Une assez plaisante querelle vient d'éclater à Pesth, au sein de la communauté israëlite. L'empereur François-Joseph, dans son récent voyage en Hongrie, a invité à sa table impériale les deux rabbins de Pesth et de Bude, ce qui a causé une grande joie parmi les Juifs de Vienne, comme on pense, car jusqu'à ce jour, la majesté apostolique des empereurs d'Autriche n'avait guère frayé avec les enfants d'Israël. Mais les Israëlites de Vienne sont, paraît-il, des manières de libres-penseurs, et leur joie est pour les vrais croyants une véritable pierre de scandale.

Bien loin d'être fiers d'une distinction sans précédents, les orthodoxes purs n'ont pu voir sans une indignation profonde leurs chefs spirituels participer à un dîner chrétien. Un chantre de la synagogue, nommé Schor, a ouvertement accusé le grand-rabbin Meisel d'impiété, pour avoir mangé des mets qui n'avaient pas été soumis aux purifications et aux préparations prescrites par la loi de Moïse. L'émotion publique provoquée par cette redoutable accusation est bientôt devenue telle, que le grand-rabbin a jugé nécessaire de se justifier sans retard, et a provoqué lui-même une enquête sur sa conduite. La communauté s'est réunie à cet effet en séance extraordinaire, et, grâce à de nombreux témoignages, l'innocence complète des deux rabbins a été irrécusablement établie. Des personnes qui ont servi à la table impériale et royale sont venues déclarer que le docteur Meisel, par pure politesse, avait accepté des mets sur son assiette, mais qu'il n'avait fait que semblant d'en manger. Il s'était, il est vrai, servi du couteau et de la fourchette, mais il n'avait pas avalé une seule bouchée, et s'était contenté d'un verre de vin et de quelques fruits. Ces déclarations ont

calmé les esprits, et le chantre accusateur a été immédiatement destitué par l'assemblée et expulsé de la salle.

J'aime à croire que François-Joseph, sachant désormais à quoi ses invitations impériales exposent les rabbins de l'empire, sera assez galant à la prochaine rencontre pour les faire servir à part, et d'une cuisine orthodoxe. Le chantre Schor pourra très à propos passer, à cette occasion, du lutrin à l'office, et surveiller lui-même la confection des sauces selon les rites. Je trouve dur pour un rabbin de s'asseoir une fois par hasard à une table royale, et de n'y manger qu'un quartier de poire.

(Extrait de la *Famille de Jacob.*)

Dans ce fait, qu'on ne saurait trop livrer à la publicité, nous constatons une fois de plus la lutte acharnée que les partisans de la lettre, ceux qui, dans toutes les sectes, s'appellent *les orthodoxes,* livrent sans cesse aux tendances de fraternité et de tolérance universelles qui, malgré eux, se font jour de tous côtés. Nous constatons aussi avec une indicible joie que, là comme ailleurs, le parti de la *forme* et des *pratiques matérielles* a subi un échec dont profitera certainement le parti libéral. Sans doute, nous sommes loin, bien loin encore du temps où, selon les promesses du Christ, il n'y aura plus sur la terre qu'un seul troupeau et un seul berger, mais nous devons nous réjouir de chaque pas en avant fait vers cette époque tant désirée par tous les hommes de progrès.

AUG. BEZ.

Communication médianimique

—

DEUX EXISTENCES

NOUVELLE

BORDEAUX. — *Médium : Mme Collignon.*

I

A cette époque où la noblesse écrasait sans pitié tout ce qui l'entourait, comme le chêne étouffe sous son ombre les faibles plantes qui poussent trop près de son tronc vigoureux, vivait, dans un opulent manoir, une jeune et charmante enfant de seize ans à peine. Les longs vêtements de deuil dont elle était couverte faisaient ressortir le ton éclatant de sa carnation d'un blanc rosé si transparent que les filets bleus qui portaient la vie dans ce corps délicat pouvaient se suivre à l'œil. Les cheveux, d'un blond pâle légèrement teinté de gris, faisaient briller encore plus deux grands yeux noirs dont la douceur semblait le disputer à la malice. Petite bouche rieuse, pied d'enfant, taille de nymphe, souplesse de chatte, telle était la jeune et belle Margareth de Rothenfeld, au moment où commence notre histoire.

Un tuteur est toujours nécessaire, lorsqu'il s'agit d'une jeune héritière orpheline et, surtout, dans une histoire qui peut ressembler à un roman mais qui doit cependant porter le cachet de la vérité. Le tuteur de Margareth était un vieux baron, hautain, fier de ses aïeux, fier de sa fortune, fier de....... de quoi n'étaient-ils pas tous fiers, à cette époque!

Le baron avait un fils; — ceci est encore d'une absolue nécessité dans tous les récits de cette nature — mais le noble rejeton, tout aussi fier que son père, était beaucoup moins beau, beaucoup moins vaillant que ceux dont il traînait le nom, car il ne le portait pas. Pourtant, malgré ses vices, il était amoureux, amoureux à en perdre la tête ou, plutôt, à la faire perdre aux autres; amoureux de qui? Vous le devinez.

Margareth, bien que jeune, était aussi développée comme esprit que ses charmes l'étaient comme femme. Ambitieuse, vaine de sa beauté, la perspective de vivre étiolée entre les vieux murs du manoir n'avait rien qui tentât sa vive imagination qui ne rêvait rien moins qu'un trône

pour siége et, pour hochets, les parures d'une reine. Pourtant, malgré ses protestations, malgré ses larmes même, elle fut contrainte de subir l'époux que son tuteur lui destinait. Le sacrifice fut consommé. Mais, comme dans tous les sacrifices il faut une victime et que la belle Margareth n'etait pas le moins du monde disposée à l'être, ce fut son époux qui en tint lieu et, la nuit même de l'hymen, alors que rentrée dans ses appartements elle eut congédié ses femmes, un breuvage préparé par le digne aumônier du château, son directeur de conscience, fut offert par ses blanches et douces mains à celui qui comptait avec impatience les secondes dont la marche trop lente le séparait encore du but de ses désirs. Ce breuvage rendit veuve la vierge nouvellement mariée, et la couronne nuptiale fut ainsi changée en nouveaux crêpes de deuil.

Mais ce ne fut pas tout : Il fallait fuir la vengeance du père qui, quoique n'aimant pas ce fils dont il rougissait, ne comptait pas moins sur ce mariage pour augmenter l'éclat de sa fortune et relever sa race.

Aidée de l'aumônier discret et complaisant, Margareth partit la nuit même et se rendit dans une ville voisine où, changeant de vêtements et prenant l'allure et le ton d'un jeune page allant rejoindre son seigneur à la cour, elle fit avec sangfroid tous ses préparatifs de départ.

Je ne vous parlerai pas de la colère du baron, des démarches qu'il fit pour ressaisir sa pupille et venger la mort de son fils et aussi, celle plus cruelle encore de ses espérances : vous vous en faites une idée, et comme ce n'est pas utile pour la marche de notre récit, nous suivrons notre belle voyageuse en France où son désir de plaire l'appelait. J'avais oublié de vous dire que Margareth avait vu le jour en Autriche.

A la cour, sa beauté, sa fortune ne tardèrent pas à lui attirer les hommages de toute la fleur de la chevalerie ; mais, absorbée par une idée unique, celle de monter sur un trône, soit par les marches qui y conduisent à la vue de tous, soit en se glissant par derrière, elle repoussait tous les aspirants à sa main. Pourtant, ardente comme une Italienne (ses grands yeux noirs rappelaient ceux du page florentin de sa mère), langoureuse comme une Allemande, l'amour devait tôt ou tard triompher de ses refus ; mais l'amour prudent, l'amour clandestin qui rassasie sans compromettre.

Malgré ses précautions, plusieurs fois sa taille prit des proportions

inusitées; elle fut obligée d'appeler à son aide la science de son âme damnée, son chapelain, qui ne l'avait pas quittée. Mais quelle que fût sa bonne volonté pour rendre à cette taille de guêpe la souplesse qu'elle perdait, il ne put empêcher que trois fois des preuves vivantes ne vinssent attester les faiblesses de Margareth.

Disons à sa louange qu'une fois mère, elle n'eut pas le courage de détruire les fruits de ses criminelles amours; mais elle eut celui, plus coupable encore peut-être, de les abandonner!

Nous ne suivrons pas notre héroïne dans les belles années de sa vie : toujours les mêmes ambitions, toujours les mêmes fautes!

Nous la retrouverons à vingt ans de distance, alors que les roses de son teint commençaient à se faner, que ses yeux brillaient plus souvent de l'éclat de la colère ou de la haine que des feux de l'amour. Son empire baissait, mais non son ambition.

Elle trouva alors sur sa route un beau jeune homme, page chez le duc de ***, pour lequel elle avait eu de grandes bontés. Ce duc, *bonne mère* sans doute, avait suivi l'enfant né de ses relations avec Margareth, l'avait fait élever et, comme il ne pouvait le présenter pour son fils, il l'avait fait entrer dans sa maison à titre de page et lui promettait pour plus tard sa protection à l'armée. Margareth, frappée de la beauté du jeune Jehan, ne put se défendre d'un attachement profond qu'elle ressentit pour lui. De son côté, attiré par je ne sais quel courant fluidique, Jehan ne pouvait vivre qu'aux pieds de Margareth; de telle sorte que, pour éviter un crime qui épouvantait sa conscience, le duc de *** fut obligé d'apprendre à la mère et au fils le lien intime qui les unissaient.

N'allez pas croire que cette révélation inattendue les frappa de stupeur, jeta le désespoir dans leur âme en leur ravissant pour toujours des illusions trop adorées. Non, loin de là. L'amour qui les unissait, ou plutôt le sentiment attractif qui les avait attirés l'un vers l'autre, n'avait rien de ces passions désordonnées qui ne peuvent s'éteindre que dans la satiété. Ils s'aimaient sans le savoir, comme ils se seraient aimés s'ils avaient su. Voilà tout.

Mais en cultivant cette affection, la nature n'avait pas fait preuve d'une grande sagacité. Elle avait voulu faire mûrir un bon fruit sur de mauvais arbres. Du fruit, rien que l'écorce et l'apparence; et que la saveur fut amère!

Ne pouvant plus briller par ses propres charmes, perdant son empire

de jour en jour, Margareth s'efforça de le reconquérir au moyen de son fils.

Jehan, d'un caractère faible quoique emporté, se laissa facilement influencer et devint, guidé par cette main habile, le plus horrible instrument, soit de vengeance, soit de captation, que pût rêver la nature la plus perverse. Et le pacte dura ainsi jusqu'à la mort du jeune homme qui, fort heureusement pour la société, mourut avant l'âge mûr, usé par les débauches de toute nature, emportant avec lui l'égoïsme, la haine et l'orgueil pour compagnons de route, dans ce voyage d'où il était dit que l'on ne revient pas.

Quant à la mère, elle continua de vivre comme elle avait vécu. Le luxe et l'apparat remplirent son existence (les autres passions avaient bien dû s'éteindre sous les glaces de l'âge) et, arrivée à une vieillesse assez avancée, elle mourut *saintement*, laissant tous ses biens à deux abbayes dans lesquelles on disait des messes à perpétuité pour le repos de son âme.

Ainsi soit-il!

UN ROMANCIER INCONNU, *vrai*.

(La suite au prochain numéro.)

Bordeaux. — Imprimerie Chaynes et Malichecq, c. d'Aquit., 57.